

*La Défaite*

PIERRE MINET

*La Défaite*

CONFESSIONS

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2010

*À la chère mémoire de  
Claude Naville, Richard Weiner,  
Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal,  
Mordaunt Goodliffe et Max Jacob.*

*La Défaite* a paru pour la première fois en 1947 aux éditions du Sagittaire,  
à Paris.

© Éditions Allia, Paris, 1994, 2010.

*“Ah! mes enfants, si le monde vous outrage, tombez avec lui sur vous-mêmes et aidez-le à vous mépriser.”*

MAÎTRE ECKHART

C'EST un jour comme les autres. En m'éveillant ce matin : "Ah ! te voilà encore !" ... J'ai bâillé de me retrouver. Une fois de plus la même histoire ; le même ennui. La même espérance aussi, qui m'exaspère. Car je la connais trop bien, et elle est plus humiliante que tout le reste. Lorsqu'elle paraît je commence par sourire ; c'est idiot mais je ne puis m'en empêcher. Je suis content, très content. Il me semble qu'elle a raison et que la vie, en effet... L'instant d'après je me demande comment j'ai pu de nouveau ajouter foi à ses racontars. Et je me reprends à barboter dans mon eau sale. Oh ! sans plaisir ! D'ailleurs que faire d'autre ?

J'en ai gros sur la patate. C'est une excellente expression et je l'adopte. Je voudrais peut-être ajouter que je n'en peux plus, mais ce n'est pas vrai que je n'en peux plus. J'irai encore longtemps comme cela ; jusqu'au bout. Toujours avec cette belle gueule d'homme, que je hais. La gueule et le reste.

Il est possible que je sois malade. Malade du cerveau. Est-ce qu'autour de moi ils se déchirent ainsi ? Est-ce qu'ils se soucient de leurs odeurs ? C'est vrai qu'au moins ils semblent propres. Je me demande comment ils font pour ne pas rendre, mais ils ne rendent pas. Ils ont un cœur à l'épreuve. Un fameux estomac, car ils digèrent tout. Ils sont forts et moi je suis faible. Ma faiblesse est la seule chose dont je sois fier. Sans elle je serais tout juste bon à mettre à la poubelle.

Naturellement j'ai beaucoup réfléchi sur tout cela. Je réfléchis terriblement sur moi-même. Les yeux grands ouverts, les mains tendues en avant, tâtonnantes. "Où es-tu ? Où es-tu ? Est-ce toi ?..." Je finis toujours par

en attraper un. Je le colle dans un coin et l'on s'explique. Invariablement ça se termine mal ; je bredouille et lui aussi. Au revoir ! Au suivant !

Ce n'est peut-être pas aussi grave. Est-ce que je n'exagère pas un peu ? Pas assez. Si ma honte pouvait décupler je me porterais mieux. J'aurais quelque chance. Tout cela n'est pas assez noir. Ah ! Si j'étais tragique ! Mais il faudrait d'abord que je me prenne au sérieux. Je ne me trouve jamais aussi grotesque que lorsque je m'y essaie. C'est drôle, le sérieux me plaît chez les autres, souvent il m'impressionne. J'admire le tour de force, je ne vois pas la supercherie. Dès qu'il s'agit de moi j'éclate de rire. Ou bien je deviens furieux. J'ai horreur des fautes de goût.

Les remèdes ne manquent pas. Je le sais, on me l'a assez répété. Dieu me préserve de guérir ! La santé morale, non, je ne marche à aucun prix ! Tout compte fait je tiens beaucoup à ma maladie. Il me semble seulement que je ne souffre pas suffisamment, au point que je me demande parfois si c'en est une vraie. J'ai beau ne pas m'aimer, je suis trop souvent au mieux avec moi. Excellents rapports, de la familiarité, de la confiance ; bref, un début de sympathie. Du temps perdu.

J'ai trente-six ans. Trente-six ou cinquante, maintenant... Dans quatorze ans, si j'y suis encore, je bâillerai comme aujourd'hui. Même si j'ai l'air heureux, même si je deviens quelqu'un, comme ils disent, même en fornicant si je fornique encore, je bâillerai. C'est inévitable. Je me ressemblerai toujours.

Évidemment je n'écris pas tout cela pour le simple plaisir d'écrire. Non, je vaud mieux que ça. Je n'entreprends de me confesser que parce que j'y vois une utilité. J'en ai grand besoin. Il n'est d'ailleurs pas prouvé que cela

n'aidera personne. J'ai la prétention d'intéresser. Je n'ai pas toujours été ce que je suis. Je crois aussi que mon expérience est assez significative. Je n'ai pas manqué de courage ; ce dont les autres parlent je l'ai connu, éprouvé. J'ai vraiment beaucoup à dire. Et il est important que je le dise.

J'intitulerais ça *La Défaite*. Si je suis certain de quelque chose, c'est bien de cela. Je suis un vaincu. Pire encore, un déserteur. Mon idée, mon dada, c'est que nous avons déserté. Naturellement, pour désertier il faut d'abord avoir servi une cause, y avoir cru. Ce n'est pas donné à tout le monde. Les hommes dont je parle ne sont pas nombreux ; ils sont pourtant les seuls qui comptent ou plus exactement qui, à un certain moment, aient compté. En principe chaque époque devrait avoir les siens. Mais au train où tout va je doute que la nôtre en produise beaucoup. Je vais donc évoquer une race qui meurt. Ses derniers représentants je pourrais les nommer ; je les nommerai peut-être. Voilà longtemps que je les ai perdus de vue. Les meilleurs sont morts. Tant mieux pour eux. Mais leur disparition me pèse ; elle rend ma solitude parfois terrifiante. Quand ils étaient encore là je les voyais de temps en temps, distraitement. Maintenant qu'ils n'y sont plus j'implore leur témoignage, j'ai soif et j'ai faim d'eux. C'est bien moi ! Comme si je n'aurais pas dû me douter à quel point ils m'étaient nécessaires. Oh ! Je leur suis fidèle à présent ! À force de penser à eux j'en suis arrivé à me dire que j'existe à leur place, que les vivants continuent de vivre à la place des morts, pour eux. C'est une consolation. Mais je les appelle et ils ne répondent pas. Ils ne répondront plus. Je ne manque pas de culot, d'ailleurs, car il est douteux qu'ils trouveraient à leur goût cette substitution.

Leur mort m'environne. Celle surtout de Nathaniel et de Gilbert – de Gilbert essentiellement. Celui-là non plus ne répond pas. Tout de même il ne m'a pas abandonné. Il faut bien que de quelque manière il veille sur moi et activement, car comment expliquer autrement la force grandissante de mon amour pour lui et celle de son souvenir sur mes songes ? Voyons ! S'il ne m'y aidait pas serais-je capable de ressentir pour lui tant d'amour ? Jusqu'aux larmes. Hier, comme je pensais à lui, je me suis vu soudain pleurer dans la glace ; pleurer c'est beaucoup dire, mais enfin une larme coulait sur ma joue gauche, une autre tremblait au coin de l'œil. Deux larmes. Cela m'a fait pleurer tout à fait. J'avais l'impression d'étinceler, d'être devenu joyau. Je pouvais enfin me considérer sans dégoût. Moi, l'auteur de ce miracle ? Lui, qui témoignait ainsi de sa présence. Malheureusement les grandes phrases me sont tout de suite venues, les serments : "Je peuplerai par ma fidélité ta solitude et ton silence !" ... "Prendre la résolution de, etc." Les mots habillent si bien et à si bon compte ! Tout de même je marquais un point. Ou plutôt Gilbert me le laissait marquer, comme une grande personne qui ralentit le pas pour laisser l'enfant la devancer et déclare qu'il a gagné la course.

Je n'ai pas mérité cette sollicitude. En bon français j'en suis indigne. Je ne me rappelle pas les circonstances de sa mort sans éprouver une gêne, c'est trop peu, un accablement et un remords que rien, je l'espère, n'atténuera jamais. Il finissait sa vie dans un embrasement qui frappait d'émerveillement et de terreur les deux ou trois amis qu'il conservait et les gens très simples qui formaient sa compagnie journalière. En vérité il l'avait depuis longtemps finie, sa vie ! Elle ne tenait pas plus à lui que sa peau sur ses os, et de peau il ne lui en restait pour autant dire plus.

Il habitait du côté de Montrouge chez une vieille femme qui tenait un bistrot. Une sainte comme seuls les poètes en rencontrent. Elle le nourrissait et le logeait. Gratuitement. Elle faisait bien davantage. Chaque jour elle lui trouvait le laudanum indispensable. Il était brûlé, les pharmaciens du quartier le connaissaient trop bien. D'ailleurs dans les derniers temps il n'avait plus la force de marcher. Il restait là, assis à une table, redoutable à voir tant il était exsangue. À chaque fois que la porte s'ouvrait : "Bonjour, monsieur Gilbert ! Comment qu'ça va, monsieur Gilbert ?" Cela allait couci-couça mais jamais mal. Durant longtemps il s'était plaint. Maintenant plus. Résigné. Devenu pleinement lucide, affranchi de toute illusion. Plus tranquille peut-être, car que pouvait-il lui arriver de pire ? Il avait touché le fond, il n'irait pas plus loin. Qui sait, satisfait même ? La drogue lui avait imposé une destinée inhumaine, et il avait toujours cru que c'était inhumainement qu'il fallait vivre. Que les voyants se reconnaissent à leur calvaire. Quand j'arrivais, avec cette mine coupable que probablement il ne remarquait pas, il m'accueillait si gentiment : "Ah ! Te voilà, Pierrot !" Il s'enquêrait de ce que je faisais, me questionnait, mais moi je préférais évoquer le bon temps, c'était moins gênant pour moi. Il se prêtait volontiers à mon désir. Malgré son amitié toujours fervente il devait trouver comme moi que j'avais eu jadis une autre allure. Nous nous penchions ensemble sur ce personnage que nos souvenirs faisaient surgir, émus tous les deux, souvent silencieux comme si nous avions cherché à écouter le passé. Ce petit Pierrot d'autrefois, hein, qu'il était touchant ! Quelle pureté ! Avec quelque chose comme du génie. Pendant cinq minutes je goûtais un véritable bonheur. Je me réjouissais d'avoir été aussi aimable. Cela embellirait un peu